

subitement, comme cinglée par l'affront, Tiomane se retourna. Le regard des deux jeunes filles se croisa en une sorte de défi. Puis, vivement, Tiomane baissa les yeux pour dérober ses larmes. Mais le prince les aperçut. — Saisi de pitié :

— Eh bien ! il n'importe, reprit d'une voix haute et nette, je maintiens que vous êtes vraiment sœurs, par la beauté et le génie !

Maritza tressaillit sous la leçon, qui lui parut une mortelle offense. L'heure de la retraite ayant sonné, à peine répondit-elle aux derniers compliments très empressés de l'Altesse, incapable de lui voiler son dépit.

XI

Tous les invités partis, le consul avait gagné sa chambre, fatigué, impatient de repos. Madame de Sorgues, au contraire, très éveillée, très animée, accompagna les jeunes filles et Mademoiselle à leur appartement.

Il faisait presque jour, mais les rideaux baissés devant les fenêtres prolongeaient la nuit. Des lampes éclairaient le salon "des enfants" ; le feu brûlait dans la cheminée.

En veine de bavardage, la belle Annig, ayant envoyé chercher des cigarettes, s'installa dans un fauteuil. — Elle était enchantée. La fête avait pleinement réussi. Tout avait marché à miracle ; on semblait s'être follement amusé. Elle récapitulait les compliments, les éloges de toute sorte. Leurs toilettes étaient vraiment réussies. Mademoiselle, elle-même, reçut une mention d'élégance.

— Mais oui, Pascale, c'est ainsi ! vous avez fait des conquêtes. M. Harify vous trouve très distinguée, et sa femme s'est informée du moment où je vous rendrais votre liberté, maintenant que voilà Maritza une demoiselle, afin de vous confier l'éducation de son Aspasia.

— Et vous avez répondu, madame ? demanda malignement l'institutrice évidemment flattée, en arrangeant un coussin sous les pieds de sa maîtresse.

— Je tiens, je garde ma chère ! répliqua très gentiment madame de Sorgues.

En opposition à ce badinage, où se traduisait la satisfaction excessive, presque enfantine, de la maîtresse de la maison, l'orage continuait à gronder dans les cœurs des jeunes filles, toutes les deux indifférentes à ce colloque, n'écoutant que le tumulte de leurs pensées, agacées de ce prolongement de veille qui exaspérait leur contrainte. Maritza, cédant à son impatience, se décoiffait nerveusement devant une glace, tandis que Tiomane forcée à la déférence, affectait, pour masquer son ennui, de ranger sur le piano quelques cahiers de musique épars, guettant l'instant de dire bonsoir à sa marraine et de se retirer seule, chez elle.

Les cigarettes apportées, madame de Sorgues en alluma une, joyeusement. — Après quelques légères bouffées :

— Ah ça ! et toi, Maritza ? demanda-t-elle tout à coup, voyons ! belle silencieuse ! t'es-tu amusée ? tout à fait amusée ? . . .

Maritza ne parut même pas entendre, appliquée à retirer les épingles de sa coiffure.

— Sais-tu que tu as fait tourner toutes les cervelles, reprit la mère, qui continuait à fumer délicatement, la tête gracieusement penchée, et ob-